

À PARAÎTRE
Cahiers Georges Perec n° 13
La Disparition
sous la direction de Maxime Decout et de Yû Maeyama

La Disparition doit sa notoriété au défi qu'il relève : écrire plus de trois cent pages sans utiliser la lettre la plus fréquente de l'alphabet, le *e*. S'il est indéniable d'y voir une prouesse technique, le roman ne peut y être réduit. Pour preuve, en 2019, cinquante ans après sa parution, il continue d'interroger.

Rédigé de 1967 à 1968 au moulin d'Andé, il est la première œuvre d'importance écrite par Perec après son entrée à l'Oulipo en 1967. Il s'agirait donc de se demander en quoi il apparaît comme essentiel par ce qu'il rend possible tant pour les Oulipiens que pour l'écriture sous contrainte chez Perec. Il est à la source d'un jeu alphabétique qui innerve l'ensemble de l'œuvre, et doit être lu en regard des *Revenentes* mais aussi des œuvres lipogrammatistes antérieures, que Perec avait étudiées précisément, et postérieures, à partir desquelles des études comparatives se révèlent riches en enseignements. Par ailleurs, si l'on se souvient que, pour écrire le roman, Perec a été attentif aux slogans et expressions surgies de la rue, il semble possible de se demander comment il pourrait y expérimenter une des premières formes d'écriture du quotidien sous contrainte, celle-là même qui fonde *Les Lieux* ou *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*.

Mais *La Disparition* surgit aussi au moment où les projets de *L'Arbre* et *L'Âge* s'enlisent, et pourrait, avec *Les Revenentes*, avoir joué un rôle dans le passage à l'écriture autobiographique. En témoigne la mise en abyme de l'autobiographie dans le journal d'Anton Voyl qui constitue l'un des relais de l'enquête dans le roman. Ce sont assurément les études génétiques qui nous montrent ici l'importance de la question généalogique et qui nous amènent à relire la métaphore problématique et ambiguë des camps que le roman propose. La présence de l'histoire dans *La Disparition* demeure en effet un élément fort et troublant, dès cet avant-propos à la tonalité voltairienne qui multiplie les allusions à des périodes historiques dans un chaos social et chronologique, empêchant d'assigner à l'intrigue une situation clairement délimitée. Quelle représentation de l'histoire le roman construit-il et quel savoir la fiction et la littérature proposent-elles ? Comment *La Disparition* sonde-t-il la place du témoin, pour celui qui n'a pas vécu les événements, et qui sera au cœur du dispositif et de l'intrigue de *W* ? d'autant que ce roman policier, qui surjoue un certain nombre de ses codes pour en délaissier d'autres, met en crise la démarche herméneutique des personnages comme du lecteur. Comment en cerner la singularité à la lumière des textes auxquels il fait écho et qui mériteraient d'être étudiés en détail, comme ceux d'Agatha Christie, *Les Gommés* de Robbe-Grillet ou *Finnegans Wake* de Joyce ?

Sans aborder les questions complexes et centrales de traduction, il s'agira donc ici de dresser le constat – et surtout pas le bilan – de ce qui se fait, s'écrit et s'invente aujourd'hui sur ce texte fondateur.